

ENTRETIEN CROISÉ

1/3

De quelle nécessité vient ce geste d'écriture ?

Sidney Ali Mehelleb : A la base, cela vient d'une envie de traiter de la désinformation, sujet qui m'obsédait pas mal à la période où j'ai commencé à écrire car je sortais tout juste de "L'Absence de guerre" [une pièce de David Hare mise en scène par Aurélie Van den Daele au Théâtre de l'Aquarium], un thriller politique qui abordait l'arrivée du storytelling et tournait beaucoup autour du journalisme. Je voulais creuser cette voie-là à ma façon et sans contrainte, sans me dire que ça allait être monté. D'autant plus qu'on était au moment du tout premier confinement dans un contexte extrêmement particulier, les théâtres fermés, tous enfermés et frustrés en termes d'accès aux infos. J'ai donc eu envie assez naturellement d'enquêter autour de cette question de l'information et de la presse. Et puis me sont revenus en mémoire deux documentaires qui m'avaient marqué : "Les Nouveaux Chiens de garde" d'après l'essai de Serge Halimi qui explore les rapports entre médias et pouvoir politique et "Les Roses noires", construit à partir de témoignages de jeunes filles ayant grandi dans les quartiers nord de Marseille, à savoir là d'où je viens.

Effectivement, la pièce avance sur plusieurs lignes parallèles qui ont pour toile de fond la rédaction d'un journal, la prison et la cité...

Sidney : Oui je voulais télescoper mon enquête journalistique avec mon désir de raconter des histoires que je n'entendais pas sur les plateaux, des récits de vie qui me touchent. Et faire entrer le hip-hop par la grande porte. Quand j'écris, je me documente mais je garde en tête la force de ce qu'on aime faire avec Aurélie, à savoir travailler sur des fables.

1200 tours est votre premier projet de création depuis votre nomination, vous l'abordez dans quel état d'esprit ?

Aurélie Van den Daele : C'est le premier spectacle que je crée ici même, dans ce lieu de forte tradition politique donc symboliquement je voulais faire corps avec mon outil. En arrivant, j'avais repris un ancien spectacle, "Angels in America", qui est une pièce fondatrice pour moi, un geste à la fois humain et théâtral très important dans mon parcours de metteuse en scène. J'étais jeune quand je l'ai monté et le reprendre ici était bien entendu une façon de me présenter au public. Comme une carte de visite artistique. Dans ce que ce spectacle représente de moi, pour moi et des possibles du théâtre aussi. Mon goût des grands plateaux et des grosses distributions. J'adore diriger beaucoup d'interprètes. Mais le plus drôle c'est qu'à la base je n'avais pas du tout dans l'idée de mettre en scène le texte de Sidney.

Que vouliez-vous mettre en scène ?

Aurélie : Je voulais faire une saga sur les arbres inspirée du roman de Richard Powers, "L'Arbre Monde", mais je n'ai pas eu les droits. Alors dans un second temps, je me suis entourée d'autrices pour tenter d'approcher ce motif de la forêt par des chemins de traverse, en particulier féminins. J'étais hantée par la question des racines, au sens propre et figuré. Mais je n'avais pas encore trouvé la porte d'entrée pour parler de ce qui m'importe.

Comment s'est opérée la rencontre avec le texte de Sidney ?

Aurélie : J'étais au courant du projet d'écriture dans lequel s'était lancé Sidney mais je pensais que ça n'était pas pour moi. Je l'ai même incité à écrire sans se brider puisque j'étais persuadée que je ne le mettrais pas en scène [rires]. Mais son texte a été présenté dans le cadre du Festival Jamais Lu à Théâtre Ouvert et le fait d'assister à une lecture mise en espace par quelqu'un d'autre, en l'occurrence Catherine Vidal, une metteuse en scène québécoise brillante, ça a été un déclic. J'ai eu une vraie rencontre avec le texte et tout à coup je voyais le potentiel de la pièce. J'avais l'impression de me retrouver face à des sujets neufs, peu traités sur un plateau. La salle était très réceptive et réactive avec beaucoup de rires, ça m'a happé j'avoue. Et puis ça coïncidait avec mon

arrivée à l'Union avec sa plateforme Outre-mer et je trouvais que la pièce offrait des perspectives pour distribuer autrement, créer de nouvelles constellations de personnes autour de la question des récits et représentations.

Après "Angels in America", vous vous spécialisez dans les projets ambitieux car la pièce s'annonce très longue aussi ?

Aurélie : Justement, j'aime énormément le côté "œuvre somme" qu'est "1200 tours", son ambition, sa portée et sa durée, tout ce que ça brasse, en termes de sujets et de formes. Je me suis rendu compte que la pièce répondait à mon désir de temps long, de saga au long cours qui multiplie les personnages et les pistes narratives. Toutes ces humanités qui se rencontrent et s'entrechoquent, j'ai envie de les suivre, ça réveille mon goût pour certaines séries télé. Et puis la pièce me met au défi et j'aime les défis.

Quelques mots sur le titre et le sous-titre de la pièce ?

Sidney Ali Mehelleb : "1200 tours" ça vient encore d'un documentaire, "Faites le mur" de Banksy autour de personnalités du street art et dans lequel j'ai découvert Mr Brainwash. J'étais aux prémices de l'écriture et ça a fait son chemin. Machine à laver, lavage de cerveau, essorage... ça correspondait exactement à ce qu'on vivait à ce moment-là, l'impression d'être lessivé par le nombre incalculable d'infos dans tous les sens sans savoir à laquelle se rattacher plus qu'à une autre.

**LA PIÈCE RÉPOND À
MON DÉSIR DE SAGA
AU LONG COURS
QUI MULTIPLIE LES
PERSONNAGES ET LES
PISTES NARRATIVES.**

C'est là qu'est arrivée la dimension titanesque du projet car c'est en trouvant le titre que j'ai projeté d'en faire 1200 séquences. Pour ce qui est du sous-titre, à la base je ne l'avais écrit que pour moi et c'est resté. Je voulais affirmer dans l'écriture ce lieu de la comédie en dépit du tragique, que ce soit quasiment un étendard, un militantisme en soi. De même que la naïveté qui me semble absolument nécessaire pour respirer donc j'essaie de l'avoir toujours en ligne de mire et de m'y accrocher. Tout autant qu'à l'espoir qui pose une évidence : on ne va rien lâcher. Clairement il y a de la rébellion dans l'air [rire] !

Et le hip hop dans tout ça ? A la lecture, outre le morceau de rap, l'univers urbain est très marqué

Sidney : Il est lié au fait de se réapproprier les savoirs. Le rap, le hip hop, les cultures urbaines sont un vecteur de connaissances. Ils ont joué un rôle de premier ordre dans ma propre vie et je tiens à ce que ça innerve le spectacle. L'idée c'est que tout l'univers hip hop ne soit ni gratuit ni illustratif ni décoratif. C'est véritablement le nerf de la pièce. Ce rapport-là à l'art urbain, qu'il soit dans la danse, le graff, le dessin, la musique, imprègne et traverse tous les personnages à des degrés et des endroits divers mais c'est là, ça circule entre eux.

Aurélie : Dans la direction d'acteurs et d'actrices on va particulièrement travailler sur le flot de chacun et chacune. On a tous une rythmique singulière dans notre débit, une mélodie intime et je trouve que l'énergie de Sidney se ressent dans l'écriture, il écrit comme il vibre, il y a une pulsation.

Sidney : Le rap a été hyper important dans ma vie dans ce que ça a pu m'aider à exorciser, ça m'inspire et ça me nourrit. L'histoire du rap est liée à une boule dans la gorge. Il y a des paroles réconfortantes et d'autres qui blessent et humilient. Je voulais que ça parte de là. La phrase à l'origine du rap de X [le personnage

de la rappeuse] c'est une phrase de Macron, "Dans les gares, il y a des gens qui réussissent et d'autres qui ne sont rien". Une phrase méprisante, insultante. On parle beaucoup de la violence des quartiers, des jeunes, des bandes, mais la violence des mots et des politiques, on l'oublie facilement, on la passe sous silence. Les mots peuvent tout à la fois réenchanter le monde et le salir. Moi l'espoir, je le place dans cette capacité à se réapproprier les savoirs via l'art en général et les cultures urbaines en particulier. A nous, artistes, de batailler pour résister à certains imaginaires qu'on nous propose, semer des graines de bienveillance et de générosité.

Et le morceau phare de la pièce vous l'envisagez comment ?

Aurélie : Pour le rap qui ouvre et clôt la pièce, on fait appel à Grégoire Durrande du collectif INVIVO avec lequel on a l'habitude de travailler. On lui a demandé de composer un morceau original à partir des paroles de Sidney. On y tient beaucoup, il faut que ce morceau soit emblématique du spectacle, qu'il ait un ton, un style propre et ne soit pas une imitation de ce qui se fait déjà.

Sidney : Oui, on cherche la couleur musicale du personnage à travers cette compo. Pour qu'il ait sa propre sonorité, qu'il soit atypique et non pas représentatif d'une esthétique préexistante. Dans nos références, on pense à des personnalités aussi éclectiques que Kery James, Kae Tempest, Keny Arkana, Gaël Faye, Kendrick Lamar, Casey...

Aurélie : On cherche du côté d'un hip-hop conscient. Pour ma part, je me suis pas mal intéressée au rap féminin, à l'émergence de rappeuses qui ont mis sur la table des sujets politiques, notamment les violences faites aux femmes. La question de l'engagement est au cœur de la pièce, ce titre c'est l'élément déclencheur de l'intrigue, il donne son identité au spectacle, il est le terreau commun pour tous les personnages. Le choix de l'interprète sera très impactant aussi.

L'HISTOIRE DU RAP EST LIÉE À UNE BOULE DANS LA GORGE.

Vous savez déjà qui va jouer le rôle de X ?

Aurélie : Oui, ce sera Benicia Makengele, une comédienne d'origine congolaise qui nous a scotchés en auditions. Elle a une détermination, une énergie instinctive très forte, un tempérament assez frondeur, elle peut aller loin dans les variations de registre et elle a surtout une capacité à improviser incroyable. Il y a eu une reconnaissance immédiate entre nos envies et ce qu'elle proposait spontanément.

Outre la dimension musicale, "1200 tours" convoque aussi la danse et le dessin, c'est une œuvre totale...

Aurélie : Oui, le spectacle sera total de par les différents biais par lesquels l'histoire se raconte. Comme je viens du droit à l'origine, j'ai toujours besoin, quand j'aborde un projet, d'y entrer autrement que dans une démarche intellectuelle. Réhabiliter le corps. Je suis autant inspirée par les comédies musicales américaines que par des séries, américaines, québécoises. Dans l'écriture de Sidney il y a ce rapport au temps long qu'ont les séries, ce plaisir du foisonnement, cette galerie de personnages et ces environnements très marqués, la salle de rédaction, la prison, l'appartement de Raïssa, le kiosque.

Sidney : Cette envie de ménager du suspense aussi. C'est un gros enjeu puisqu'il y aura plusieurs volets, non seulement d'aller au bout de ces trajectoires que j'ai développées mais aussi me permettre de les dévier, créer des sorties de route, de l'inattendu. Tenir le spectateur en haleine sur un temps paradoxal puisque le rythme est rapide mais la pièce longue.

Aurélie : L'enjeu sera de trouver le bon timing, dans le jeu, l'enchaînement des scènes. J'aime que ça joue vite en général mais je ne veux pas reproduire la pressurisation du réel pour autant. Il y a un équilibre à trouver, un tempo propre parce que ce qui me plaît aussi dans cette traversée, c'est que la narration n'est pas univoque, elle permet aux personnages de se déployer dans leurs contradictions et à notre regard d'évoluer avec eux, c'est polymorphe. Souvent les raccourcis narratifs empêchent la complexité des paysages.

Sidney : Et il y a un élément important dans cette question de la rythmique c'est la dimension du live. Le rap en direct, les dessins en direct, la course à pied en direct et le cinéma en direct. Ce sont des défis pour les interprètes. C'est ce qui donne du corps à la pièce, sa dimension éminemment physique. On ne peut pas tricher avec le corps. Par exemple, pour la course, il n'y a pas à jouer mais à courir et l'effort transforme le corps, le visage, la voix, le débit. Je viens du sport également et je trouve beau ce qui se raconte à travers l'effort, ce qui passe malgré soi.

La pièce est très physique mais aussi très cinématographique à bien des égards...

Aurélie : Les séquences s'enchaînent en montage alterné comme au cinéma c'est vrai. L'écriture de Sidney est presque une écriture cinéphilique si je puis dire, elle est nourrie de cinéma quand bien même elle appelle la mise en scène de théâtre plutôt qu'un film.

Sidney : j'écris toujours en visualisant un plateau de théâtre et des corps sur scène.

Aurélie : en revanche, il y aura quand même du cinéma direct, ce qui ajoute à l'impression de spectacle total. Toutes les séquences en prison seront filmées afin qu'il n'y ait aucun point de fuite, aucune échappée possible. Faire de X

un personnage traqué. Je cherche à créer une rhétorique de l'enfermement. Je suis pour ma part fascinée par les films en plan séquence mais je ne veux pas succomber à la tentation des belles images. Pour moi ce qui importe dans le dispositif, c'est de raconter cette histoire d'où je suis. Je m'interroge beaucoup sur "qui raconte quel récit", la question de l'adéquation entre ce que tu es et ce que tu crées ou ce que tu joues.

Le pendant de l'enfermement c'est la course à pied, de même que le pendant du personnage de X c'est Raïssa, comme sa jumelle inversée. Leur lien constitue le nœud et le noyau de la pièce, pouvez-vous m'en parler ?

Sidney : Complètement. J'ai vraiment construit la pièce autour de ces deux femmes. Leurs trajectoires sont le socle du récit, leur solidarité et même la sororité qui les lie par-delà leurs différences.

Aurélie : C'était un élément très important pour moi, leur amitié. Dans ma vie, artistique et personnelle, l'amitié a joué et joue un rôle déterminant. J'ai été très sensible à la lecture à ce lien profond qui les unit. Presque à la vie à la mort. Elles polarisent l'ensemble des fils affectifs et relationnels de la pièce. Parce qu'avec le personnage de Mère Courage et de Soraya qui se passionne pour les trous noirs, la pièce témoigne d'une tension entre son ancrage très réaliste et une dimension plus métaphysique.

Sidney : Ce n'est pas juste une histoire d'homosapiens et je ne cultive pas le réalisme à tout prix. Dans mes inspirations, je suis aussi nourri des textes de Kae Tempest, notamment "Connexion" qui évoque cette énergie commune qui nous traverse tous. A travers le personnage singulier de Soraya, on bascule dans d'autres perceptions.

On peut même dire qu'il y a des fantômes d'une certaine façon

Aurélie : C'est clair que depuis "Angels in America", les fantômes, ça nous fascine. La lecture d'"Au Bonheur des morts" de Vinciane Despret m'a beaucoup inspirée. Comment les fantômes influencent nos vies, l'art, nos relations.

Sidney : C'est comme si la pièce touchait à des territoires à la fois connus, délimités et totalement ouverts et mystérieux. Tu n'as jamais fini de traiter le fantôme au théâtre, c'est infini la manière dont on peut le déployer.

Entretien réalisé par Marie Plantin, le mardi 13 juin 2023 par un après-midi d'orage tonitruant

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES, DISCOGRAPHIQUES, FILMOGRAPHIQUES ET TÉLÉVISUELLES CONVOQUÉES PAR AURÉLIE ET SIDNEY PENDANT L'ENTRETIEN

- *Les Nouveaux Chiens de garde*, Documentaire de Gilles Balbastre et Yannick Kergoat, sorti en 2012
- *Les Roses noires*, Documentaire d'Hélène Milano, sorti en 2012
- *Faites le mur*, Documentaire de Banksy, sorti en 2010
- *L'Arbre Monde*, roman de Richard Powers, Editions le Cherche Midi, 2018
- *Connexion*, essai de Kae Tempest, Editions de l'Olivier, 2021
- *Ceux qui ne sont rien*, essai de Taha Bouhafs, Edition La Découverte, 2022
- *Au Bonheur des morts : récits de ceux qui restent*, Essai de Vinciane Despret, Edition La Découverte, 2015
- *Un Théâtre cardiaque*, Caroline Guiela Nguyen, Avec la complicité d'Aurélie Charon, Editions Actes Sud Beaux Arts, 2023
- *Entre ciment et belle étoile*, Album de Keny Arkana
- Série américaine *The Wire* (Sur écoute) De David Simon et Ed Burns
- Série québécoise *M'Entends-tu* De Florence Longpré